

BULLETIN CRITIQUE ET CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Des deux forts volumes que l'Atlantis Verlag vient de consacrer à l'histoire de la tradition textuelle des littératures qui appartiennent au patrimoine intellectuel de l'Occident (*Geschichte der Textüberlieferung der antiken und mittelalterlichen Literatur*, Zürich, 1961-64) nous n'aurons à examiner ici que le premier chapitre du t. II, qui a été confié à M. Karl LANGOSCH. Il s'agit, il est vrai, d'un chapitre particulièrement copieux, puisqu'avec les 175 pages qui lui ont été accordées, la littérature latine médiévale a été traitée plus amplement que ne l'ont été, au t. I, les deux grandes littératures classiques. Non certes en raison de sa valeur intrinsèque, mais du fait que l'on se trouve ici en présence de textes qui sont restés du domaine des spécialistes. D'où la nécessité, dans un ouvrage qui s'adresse à un public assez large de lecteurs cultivés, de donner sur les écrivains et sur leurs œuvres quelques notions, particulièrement utiles quand ils ont fait l'objet de travaux récents dont le *Handbuch* de Manitius (son t. III date de 1931, et s'arrête à la fin du XII^e siècle) et le *Grundriss* de GRÖBER (1902) n'ont pu faire état.

C'est dire que la tâche dévolue à M. L. était particulièrement difficile, et qu'il serait injuste de lui reprocher certaines omissions. Il lui était assurément impossible de tout dire dans l'espace qui lui était imparti. Ce dont on peut toutefois s'étonner, c'est qu'il se soit arrêté à telle *Catena aurea* ou à tel *Catalogus virorum illustrium* qui n'ont jamais été imprimés, alors qu'il n'a pas dit un mot de saint Bernard, et que Jean de Salisbury n'est cité que parce qu'on lui conteste l'attribution d'une *Altercatio ventris et artium* ! La nécessité dont nous parlions tout à l'heure, en contraignant M. L. à faire œuvre d'historien et à ordonner sa matière chronologiquement (avec, pour la période qui s'étend du XI^e au XIV^e s., une subdivision par genres), l'a empêché de mettre l'accent sur ce qui était ici l'essentiel : l'histoire, non des œuvres littéraires, mais de leur tradition manuscrite. Peut-être est-il prématuré de vouloir retracer cette histoire pour une littérature qui

a été éditée d'une façon quasi anarchique... Hormis les œuvres hagiographiques et celles qui ont été accueillies dans les grandes collections de monuments historiques éditées dans la plupart des pays de l'Europe occidentale, les publications se sont faites au hasard des découvertes et selon le caprice des éditeurs. Aucun programme d'ensemble comparable à celui de la *Bibliotheca Teubneriana*, par exemple, qui embrasse tous les auteurs de l'Antiquité et donne de chaque texte une édition critique fondée sur l'étude de la tradition manuscrite. Les éditions de textes latins du moyen âge ne manquent pas, mais elles sont dispersées, disparates ; quelques-unes seulement reposent sur une étude critique de tous les manuscrits connus. Ce n'est pas toujours possible : dans certains cas, les manuscrits sont trop nombreux et leur classement réclamerait trop de travail pour un résultat aléatoire ; on s'est donc contenté d'élire, parmi les plus anciens, ceux qui semblent les plus satisfaisants ; que dire alors de tout ce qui a été publié sans critique, à la suite de la découverte d'un texte curieux ! M. LANGOSCH ne manque pas de déplorer cette situation (p. 16) et son enquête, du fait qu'elle attire l'attention sur les nombreuses lacunes à combler, est certes fort précieuse. Ce n'est encore cependant qu'une enquête préliminaire, et cela du fait que les sigles adoptés par les philologues pour désigner les manuscrits nous indiquent en général le dépôt où ils sont actuellement conservés, c'est-à-dire qu'ils nous dérobent ce qui, en matière d'*Überlieferungsgeschichte* est l'essentiel : le *scriptorium* d'où tel manuscrit est issu, le monastère où il a été lu, commenté peut-être transcrit. Ainsi, l'un des derniers éditeurs de l'*Historia Regum Britanniae* de GEOFFROY DE MONMOUTH était-il parvenu à en relever 190 manuscrits, dont hélas ! il nous laisse ignorer la provenance. Utile aux érudits qui s'aviseraient d'en collationner l'un ou l'autre, sa liste n'ajoute rien à ce que nous pouvions supposer quant à la diffusion du fameux roman ! Il serait sans grand intérêt de signaler que d'autres numéros sont venus depuis s'ajouter à cette impressionnante liste, si justement ils ne représentaient une tradition parallèle, dont l'édition de M. Jacob HAMMER (*The Mediaeval Academy of America*, Publication n° 57, 1951) permet de se faire une idée. Il ne s'agit plus ici de restituer, avec plus de fidélité si possible, un texte original (qui d'ailleurs ne mérite guère un tel effort), mais de faire apparaître l'apport des interpolateurs à ce fonds de légendes bretonnes que Geoffroy affirmait avoir traduites de son *vetustissimus liber gallois*.

L'espèce de candeur avec laquelle les gens du moyen âge mettaient sous l'autorité d'un grand nom ou d'une tradition vénérable ce qu'ils tiraient de leur propre fond (nos lecteurs ont pu lire ici même, t.

XXXIV, pp. 99-124 les réflexions rassemblées par « Isidore de Varenne » autour de la notion d'*autoritas*) est sans doute pour beaucoup dans la genèse de ces traditions parallèles. Autre forme foncièrement médiévale de la transmission des textes : les florilèges. M.L., sans doute, ne les a pas ignorés, puisqu'il traite des recueils fameux que sont les *Carmina Cantabrigiensia*, les *Carmina Burana*, l'*Arundel Sammlung*. Mais cette diffusion des textes par fission, pourrait-on dire, où une pièce se morcelle et se ramifie, où les fragments se dissimulent sous l'anonymat ou sous de fausses attributions méritait assurément qu'on s'y arrête davantage. Sur ce point, la magistrale série d'articles que Dom WILMART a consacrés dans la *Revue bénédictine* (t. XLVIII, 1936) au *Florilège de Saint-Gatien* est riche d'aperçus, non seulement sur le n° 890 de la Bibliothèque de Tours, mais aussi sur une quinzaine de recueils du même genre. Florilèges encore que les quatorze manuscrits d'après lesquels K. STRECKER (*Moralisch-satirische Gedichte Walters von Châtillon*, n. 4-7) s'était attaché à rassembler les *membra disjecta* d'une pièce de 53 strophes inspirée par la Fête des fous, sur laquelle Dom WILMART eut la chance de remettre la main à la Bibliothèque de Charleville (cf. *Revue bénédictine*, XLIX, 1937, pp. 322 sqq.).

Le cas du *Liber Scintillarum* est assez différent, puisqu'ici nous savons à qui l'on doit la sélection de textes ascétiques qui nous est offerte. Mais de pareils recueils répondaient assurément au goût du temps, puisque Dom ROCHAIS, dans l'édition qu'il en a récemment procurée (*Corpus Christianorum*, series latina, CXVII, 1) n'en a pas dénombré moins de 361 manuscrits !

Pour en revenir à des textes dont la transmission s'est opérée selon des processus moins particuliers, on regrettera que M. L. n'ait pas cru devoir mentionner certains travaux récents, qui font apparaître combien l'*Überlieferungsgeschichte*, loin d'être une affaire de philologues et d'éditeurs, est intimement liée à la vie même des œuvres. Ainsi M. Y. LEFÈVRE (*L'Elucidarium et les lucidaires*) a-t-il étudié un traité qui a puissamment contribué à la formation de la mentalité religieuse des masses. Bien qu'il s'en soit tenu aux 60 manuscrits conservés dans les dépôts français, il a pu déterminer la coexistence de deux traditions : l'une qu'on pourrait qualifier de bénédictine, l'autre représentée par des copies provenant de maisons de chanoines réguliers ou de couvents d'ordres mendiants. Ceci déjà était de nature à retenir l'attention des lecteurs d'un ouvrage consacré à l'histoire de la transmission des textes. La nouvelle édition de l'*Elucidarium* méritait aussi de leur être signalée, du fait que M. Y.L. ne s'est pas uniquement attaché à reconstituer le texte original du traité ; puisque

son intérêt tient pour une bonne part aux remaniements et aux additions dont il a été l'objet, il a incorporé dans le texte, en les distinguant toutefois par une typographie appropriée, les additions qui ont fait souche et qui « pour de nombreux lecteurs, ont fait, en quelque sorte, partie intégrante de l'*Elucidarium* ».

On déplorera, enfin, que saint Bernard ait été passé sous silence. Parce que c'est un des très grands noms de la littérature latine médiévale, sans doute, mais aussi parce qu'une nouvelle édition de ses œuvres est en cours de publication, et que ses collaborateurs ont dû se livrer à une nouvelle étude de la tradition manuscrite. Bornons-nous à signaler ici comme particulièrement importants pour le sujet qui nous occupe la remarquable série d'articles que Dom J. LECLERCQ a donnés à la *Revue bénédictine* entre 1954 et 1960 sous le titre commun de *Recherches sur les Sermons sur le Cantique de saint Bernard*. Retenons celui (t. LXV, 1955, pp. 228-258) où il a étudié les remaniements successifs apportés par saint Bernard à ses sermons ; celui (t. LXVI, 1956, pp. 63-91) où l'on voit jouer la « loi du milieu », en vertu de laquelle c'est le texte transmis par les manuscrits de Clairvaux qui présente le moins de garantie d'être le texte authentique voulu par S. Bernard comme l'expression définitive de sa pensée ; au t. LXX, 1960, pp. 562-592, enfin, Dom L. a relevé une série de variantes qui nous font assister au travail de retouche et de parachèvement auquel l'écrivain s'est livré sur le premier jet de sa rédaction.

Cela aussi, c'est de l'*Überlieferungsgeschichte*, et l'on peut regretter que M.L., qui nous apporte ici tant d'informations de première main, et dresse un utile bilan des textes qui attendent un (nouvel) éditeur, avec l'indication des manuscrits que celui-ci aura à sa disposition, n'ait pas songé davantage à répondre aux curiosités de ceux pour qui la littérature latine médiévale reste toujours *terra incognita*.

Liège

M. HÉLIN.